

~~Inv. H. 8.396~~

LES PHASES DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DU PEUPLE ET DE L'ÉTAT ROUMAINS

Discours prononcé à l'Académie Roumaine
en séance solennelle du 14 mai 1919

par

Démètre Onciul

Membre de l'Académie Roumaine



EXTRAIT DU «BULLETIN DE LA SECTION HISTORIQUE» DE L'ACADÉMIE ROUMAINE
IX^e ANNÉE. — NO. 1

BUCAREST

IMPRIMERIE „CULTURA NEAMULUI ROMÂNESC”, S. A.

1921

Biblioteca Centrală Universităţii
BU 40189
Cota
inventar 705838

285

DC 28/09

B.C.U. Bucuresti

C705838

LES PHASES DU DEVELOPPEMENT HISTORIQUE
DU PEUPLE ET DE L'ETAT ROUMAINS

PAR

DÉMÈTRE ONCIUL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

— SÉANCE SOLENNELLE DU 14 MAI 1919 —

*Sire,
Madame,*

Il était dans les destinées du règne de Vos Majestés d'inaugurer une nouvelle époque dans l'histoire de la Roumanie et de la race roumaine, époque qui se présente comme la plus remarquable, comme le point culminant dans la succession des phases du développement historique par lesquelles aient passé, jusqu'à l'heure présente, le peuple et l'État roumains.

Cette époque clôt, comme synthèse historique, un développement de dix-huit siècles sur le sol de la Dacie Trajane et ouvre une ère nouvelle dans la vie de la race roumaine, en réunissant, sous le sceptre de Votre Majesté, tout le sol ancestral de la patrie roumaine que nous avaient transmis en héritage les légionnaires de l'empereur Trajan.

Après six siècles de formation de la nationalité roumaine, implantée par les empereurs de Rome sur les bords du Danube romain et dans la citadelle des fières Carpathes où elle a tenu tête aux ouragans des invasions barbares, et après six autres siècles de luttés

pour son existence nationale sous des dominations étrangères, le peuple roumain est parvenu à constituer un État national dans les Principautés sœurs : le Pays-Roumain et le Pays de Moldavie¹, État qui, après six siècles encore de luttes pour la vie et la liberté, de luttes et de laborieux efforts pour la civilisation et le progrès, est devenu, aujourd'hui, le Royaume de tous les Roumains de la *Dacia Trajana rediviva*.

Dans ce développement historique, à travers trois grandes périodes de six siècles chacune, l'époque de Votre Majesté, Sire, est le couronnement de dix-huit siècles de luttes héroïques soutenues par nos ancêtres, nos parents et nos frères, en réunissant à jamais, en un État national unique, la Patrie roumaine acquise à la latinité par l'empereur Trajan et reconquise tout entière maintenant pour la Couronne roumaine par Votre Majesté. C'est le plus grand des actes qui ait jamais été inscrit aux annales de notre histoire, après celui de la conquête qui a créé la Dacie latine, et depuis la fondation de l'État roumain des Basarab et des Muşatin.

Daignez permettre, Sire, Madame, qu'en célébrant ce grand acte historique en même temps que le cinquantenaire de notre institut qui, depuis sa fondation, représente l'unité de culture de tous les Roumains et qui, sans trêve, a cultivé et maintenu vivante la conscience de l'unité nationale, — daignez permettre que, de ce sommet où Vous nous avez conduits, nous jetions un regard sur les phases du développement historique du peuple roumain et de son État, sur sa raison d'être à travers des siècles de luttes et d'aspirations, jusqu'à leur couronnement par son union politique, heureusement accomplie sous le règne de Vos Majestés.

*

¹ Traduction littérale des dénominations anciennes : *Tara Românească* (Valachie) et *Tara Moldovei* (Moldavie).

I

Messieurs et chers collègues,

Les phases du développement historique du peuple et de l'État roumains, vues en perspective, se présentent en une succession, d'une remarquable régularité, de séries symétriques, caractéristiques d'une époque à l'autre, comme si elles avaient été déterminées par une loi ou un ordre inhérents aux phénomènes historiques. C'est dans cet ordre que se présente, avec une merveilleuse précision, la grande époque de l'Union nationale qui clôt le développement réalisé jusqu'à présent et ouvre une ère nouvelle pour les destinées de la race roumaine et son rôle à l'avenir.

Avant toutes choses, précisons le point de départ de l'histoire roumaine, ses débuts.

«L'origine de la nationalité roumaine» — dit l'éminent linguiste Miklosich dans ses recherches sur la langue roumaine — «date de ce temps lointain où, pour la première fois, le pied du Romain a foulé le solide l'Illyricum».

C'est vraiment par la conquête romaine des territoires illyriques de la côte orientale de la mer Adriatique jusqu'au Danube, habités par les anciens Illyriens, ancêtres des Albanais d'aujourd'hui, conquête commencée dès le temps de la République (à l'époque des guerres puniques et de Macédoine) et achevée sous Octave Auguste, c'est par elle qu'ont été jetées les premières semences de la nationalité roumaine dans les provinces danubiennes entre l'Adriatique et la mer Noire.

Une circonstance d'une importance décisive pour l'expansion de l'élément romain dans l'Illyricum et la romanisation de cette province fut le fait que, lors du partage de l'empire entre les potentats du second triumvirat, le pays des Illyriens soumis fut réuni à l'Occident latin attribué à Octave, à qui échut l'Italie

la Gaule, l'Espagne et l'Illyricum. Par cette union administrative, les liens naturels qui unissaient l'Italie et le rivage oriental de l'Adriatique devinrent d'autant plus étroits, d'autant plus décisifs pour l'expansion de l'élément romain à l'est de l'Adriatique et pour la romanisation des provinces danubiennes. Dans l'Illyricum, première province orientale conquise pour la latinité, la romanisation a pénétré de bonne heure, surtout dans les régions du littoral adriatique et du bassin danubien; alors que dans la région méridionale, où l'influence latine se croisait avec l'influence grecque, prédominante au sud de la péninsule, même aux temps de la domination romaine, il s'est conservé un reste à demi romanisé de la vieille race illyrique, le peuple semi-roman des Albanais, race apparentée d'une façon plus étroite avec les Roumains.

L'Illyricum ainsi englobé dans le monde latin devant servir de base à l'expansion de l'élément romain sur le Danube, la romanisation a avancé de là dans les provinces danubiennes orientales, s'étendant jusqu'à la mer Noire et jusque dans les Carpathes. C'est ainsi que les provinces romaines du Danube, conquises à l'élément latin venant du littoral illyrique de l'Adriatique, ont été comprises, comme une unité géographique et ethnique aussi bien que sous le rapport administratif et militaire, sous la dénomination générale d'Illyricum.

Sur le Danube oriental, dans les régions habitées par des tribus thraces, apparentées de près aux Illyriens, la langue romaine a pénétré tout d'abord aussitôt après la conquête de la Mésie, pays situé entre le Danube et le mont Hémus et conquis définitivement sous le règne d'Auguste. C'est également alors que l'armée romaine a, pour la première fois, foulé le sol de la Dacie au nord du fleuve, où les Daces belliqueux, de même race et de même langue (*ὁμογλωττοί*) que les habitants soumis de la Mésie, troublaient la sécurité des nouvelles frontières de l'Empire. L'armée d'Auguste, avançant jusqu'au Mureș, obligea ce voisin

réprimé à se tenir en paix pendant un certain temps et à respecter le redoutable *limes* romain. Les rapports pacifiques avec l'Empire étaient de nature à favoriser dès lors un commencement d'infiltration latine au nord du Danube, même avant l'établissement de la domination romaine dans ces régions.

Si les premières semences latines desquelles a procédé la formation de la nationalité roumaine furent jetées sous Auguste, au début de l'ère chrétienne, la base du peuple roumain dans sa patrie historique ne fut cependant posée qu'un siècle plus tard, par la géniale création de Trajan, conquérant de la Dacie. La conquête et la colonisation de la Dacie, en achevant l'expansion de l'élément romain vers l'orient, a complété son établissement définitif sur le Danube et dans les Carpathes, territoire où se développeront la vie et l'histoire du peuple roumain, resté depuis la sentinelle avancée de la latinité à la frontière nord-est de l'*orbis Romanus*.

Pour défendre ces positions menacées contre la barbarie du septentrion et de l'orient, Trajan prit des mesures exceptionnelles. Il amena en Dacie conquise un nombre considérable de colons provenant de toutes les régions de l'Empire pour peupler les campagnes et les villes (*ex toto orbe Romano infinitas copias hominum transtulerat ad agros, et urbes colendas*), après que, dans une guerre acharnée, soutenue par les Daces qui luttaient pour la vie ou la mort avec une admirable bravoure, le pays avait été en grande partie épuisé d'habitants (*viris exhausta*).

Le pays conquis au nord du Danube s'étendait entre la Tissa et le Dniester, avec le littoral de la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Boug, où l'antique colonie grecque d'Olbia marquait le point extrême de la domination romaine dans cette région. Toutefois, le territoire colonisé d'une manière plus intense, d'après les témoignages historiques et archéologiques, comprenait seulement l'Olténie¹ avec la rive orientale de

¹ Olténie (roum. *Oltenia*), partie de la Valachie située à l'ouest de la rivière de l'Olt.

l'Olt, le Banat et l'Ardeal (Transylvanie), d'une étendue approximative de 1000 milles romains (1500 km.) de circonférence.

C'est sur ce territoire, colonisé et romanisé au cours d'une domination romaine de plus d'un siècle et demi, que furent établis les fondements du peuple roumain en Dacie Trajane. Il s'est formé en unité territoriale et ethnique avec l'élément romain des provinces du sud du Danube et en communication ininterrompue avec le monde latin de l'Occident. Cette unité s'est maintenue même lorsque la Dacie eut été perdue pour l'Empire au début des invasions, lorsqu'une partie de la population romaine de la province de Trajan, cédée aux Goths comme fédérés de l'Empire, eut été transférée par Aurélien au delà du Danube, dans la province depuis désignée sous le nom de *Dacia Aureliana*, située précisément en face de l'Olténie. Les liens ethniques entre les deux rives, favorisés aussi par les rapports fédéraux des Goths, puis ceux des Gépides de Dacie avec l'Empire, ont duré jusqu'à l'établissement des Slaves et des Bulgares au sud du Danube, au VII^e siècle, époque à laquelle se clôt la phase de formation de la nationalité roumaine en unité avec la latinité tout entière.

La question des origines roumaines a été l'objet de nombreuses discussions depuis un peu plus d'un siècle. La tradition historique sur l'origine des Roumains, constatée tout d'abord chez des écrivains byzantins des XI^e et XII^e siècles, ainsi que chez les premiers chroniqueurs de Hongrie, aux XII^e et XIII^e siècles, et, vers la même époque, dans la chancellerie papale, considérait, en général, les Roumains comme les descendants des Romains ou des colons romains des régions de la Dacie. Un écrivain byzantin du XI^e siècle les rattache même à la conquête de la Dacie par Trajan, donnée que nous ne retrouverons par la suite dans l'historiographie qu'à partir du XV^e siècle, à l'époque de la Renaissance humaniste (pour la première

fois, dans Aeneas Sylvius et Bonfini). La tradition nationale, d'autre part, telle que nous l'ont transmise nos premières chroniques indigènes ainsi que d'autres sources, a conservé la conscience de l'origine romaine. Les moines du monastère de Dealu pouvaient ainsi raconter à un visiteur italien (Francesco dalla Valle), en 1532, que «l'empereur Trajan, après avoir conquis ce pays, le partagea entre ses soldats et en fit une colonie de Romains».

Cette tradition historique, plus ou moins développée par des études ultérieures, a été généralement admise en historiographie jusque vers la fin du XVIII^e siècle. Ce n'est qu'alors que fut forgée la théorie de l'immigration des Roumains du sud du Danube, comme un peuple formé dans la péninsule des Balkans, d'où ils seraient venus, au moyen-âge, peupler la Dacie Trajane, exactement dans l'étendue de la région jadis sous la domination des Romains, mais abandonnée par eux depuis déjà plusieurs siècles. La controverse provoquée dans la suite par cette trop audacieuse hypothèse a rendu néanmoins un incontestable service en vue d'élucider cette question, bien que la discussion n'en soit pas encore définitivement close. Toutefois, à défaut de témoignages directs à l'appui de l'hypothèse d'une transmigration de telle nature, témoignages qui, jusqu'à ce jour, n'ont pu encore être produits, nous ne pouvons abandonner le terrain positif de la tradition historique, affirmée dès les premiers témoignages historiques sur l'existence des Roumains comme peuple individuel.

Ainsi donc, le point de départ de l'histoire roumaine qui eut son développement sur le sol de la Dacie Trajane ne saurait être que la conquête romaine qui a posé les fondements de la nation roumaine dans le pays qui est sa patrie historique et dans lequel s'est développé son État national.

Pourtant un rameau moins nombreux de la race roumaine s'est conservé depuis l'antiquité au sud du

Danube, rameau qui s'est manifesté toutefois d'une manière moins active dans l'histoire. Ces Roumains firent évidemment leur origine de la conquête et de la colonisation des provinces illyro-thraces du sud du Danube par les Romains. Ils s'y sont formés, comme nationalité, en unité territoriale avec leurs frères de la rive nord du fleuve. Les invasions des Slaves et des Bulgares les ont obligés — dans un temps où «le sang coulait comme l'eau» — à se retirer vers le sud, dans les montagnes de l'Hémus, de la Macédoine, de l'Épire et de la Thessalie, où on retrouve ensuite leurs demeures aux temps de l'Empire byzantin. Au XI^e siècle encore les Byzantins savaient que ces «Blaques» avaient jadis habité les régions du nord de la péninsule, le long du Danube et de la Save, d'où ils avaient émigré vers le midi.

L'établissement des Slaves et des Bulgares dans la péninsule des Balkans a séparé les deux rameaux roumains du nord et du sud du Danube, les a isolés l'un de l'autre en même temps que de l'Occident latin. Ce n'est que dans la région où les Carpathes et les Balkans se tendent la main à travers les Portes-de-Fer du Danube qu'un contact territorial a pu encore persister pendant quelque temps entre les frères des deux rives; mais pour ce qui est de l'unité avec l'Occident latin qui avait persisté jusqu'alors, elle fut complètement rompue.

Jusqu'à l'établissement des Slaves dans les régions septentrionales de la péninsule des Balkans, au début du VII^e siècle, les provinces occupées par eux entre l'Adriatique et la mer Noire, romanisées au cours de six siècles de domination romaine, étaient habitées par une population romane. La langue romaine était la langue du pays (*ἐπιχώριος γλώσσα, πατρῷα φωνή*), la langue officielle de l'Etat et celle de l'Église (les évêchés du Danube ainsi que l'archevêché de la Justiniana-Prima étaient latins), la langue du commandement dans les armées. Elle fut remplacée, comme langue officielle de l'Empire et des armées, par la langue grecque, sous

le règne de Phocas (602-610), au temps même où les provinces du Danube furent occupées par les Slaves et où il ne resta, sous la domination effective de l'Empire, que les régions méridionales de la péninsule, dans lesquelles l'élément grec était prédominant.

Jusqu'à cette époque de démarcation entre la période romane et la période suivante, la formation essentielle de la langue roumaine, comme langue distincte du latin vulgaire et des autres langues romanes, était accomplie. Elle s'est formée sur les deux rives du Danube, grâce à l'unité territoriale existant alors, comme une langue unitaire, différenciée seulement en dialectes. Des éléments slaves qui sont entrés dans la langue roumaine, trois mots seulement ont subi la modification du groupe *an* devenu en roumain *ân* (e. g. *român*, de *romanus*)¹, tandis que, dans les autres mots d'origine slave, *an* s'est conservé sans modification. Ce fait est la preuve que la langue roumaine était arrivée au terme de cette phase de modification phonétique lorsqu'elle a commencé à emprunter des mots slaves. C'est également à l'influence du nom de *Rumân*, ainsi que s'appelaient les habitants trouvés par les Slaves dans les provinces danubiennes, qu'il faut attribuer sans doute la forme *Rumene* (ροϋμενε) pour *Romani* que nous rencontrons dans les textes paléoslaves².

Il est donc bien établi que la formation de la nationalité roumaine dans les provinces romanisées du sud du Danube, comme dans la Dacie Trajane colonisée en grande partie par l'élément romain de ces provinces, s'est accomplie, en unité territoriale avec la latinité tout entière, jusqu'à l'époque de l'établissement des Slaves dans la péninsule des Balkans; au commencement du VII^e siècle. C'est également au cours de cette période de formation que les Roumains ont adopté

¹ *ŷupân* (шупанъ), *smântână* (смантанă), *stână* (станъ). *Stăpân* (d'après Cihac, élément slave) est, selon Miklosich, d'origine albanaise (*stopan*).

² Miklosich, *Lexicon palaeo-slovenico-graeco-latinum* (1862-1865), pp. 146 (ръкъ), 805 (роϋμενнъ): роϋμεне и рѣни.

le christianisme, comme en témoigne la terminologie chrétienne d'origine latine, formée d'après les règles phonétiques de la langue roumaine. L'invasion des Bulgares touraniens, slavisés finalement par les Slaves qu'ils avaient soumis, et la fondation de l'État bulgare au bord du Danube, vers la fin du VII^e siècle, ont eu pour conséquence d'achever l'isolement complet de l'élément roumain de la Dacie Trajane, qui resta dès lors privé de tout contact direct avec l'Empire et le monde latin.

Ainsi se termine la première phase, d'environ six siècles, de l'histoire roumaine, période de formation de la nationalité roumaine sur les deux rives du Danube. Elle est caractérisée par la puissance créatrice de l'Empire romain, au milieu et sous l'influence duquel est né le peuple roumain, dont la nationalité s'est formée dans une unité territoriale ininterrompue avec l'Occident latin.

II

La phase suivante, formée également d'environ six siècles, est caractérisée par les débuts d'organisation politique du peuple roumain jusqu'à la formation de l'État national, sous l'influence de l'État bulgare dans la première moitié de cette phase, puis, dans la seconde moitié, sous l'influence prédominante du Royaume hongrois.

Parmi les peuples envahisseurs des régions du Danube qui ont transformé les rapports politiques et ethniques dans les provinces romaines occupées par eux, les Bulgares touraniens ont été les premiers qui y aient fondé un État d'assez longue durée (679-1018). En s'établissant en Mésie, après que cette province eût été occupée par les Slavons, puis soumise, nominalement, à nouveau à l'Empire de la Romania, ils en prirent possession comme fédérés de l'Empire, qui la leur céda sous cette forme conventionnelle. Au cours des luttes qui suivirent avec Byzance, l'État bulgare

s'est étendu au sud du Balkan jusqu'en Macédoine, en Épire et dans la Thessalie du Nord, comprenant ainsi presque tout le territoire habité par les Roumains dans la péninsule des Balkans. Les Bulgares, slavisés au contact des Slavons soumis, avec lesquels ils se sont fondus après leur conversion au christianisme, ont ainsi exercé sur la race roumaine, par l'État et l'Église (dont la langue liturgique et officielle était le slavon), en majeure partie, cette influence slave dont les traces sont restées imprimées dans l'organisation roumaine ultérieure, aussi bien politique qu'ecclésiastique. Cette influence s'est manifestée également au nord du Danube sur les Roumains de la Dacie Trajane.

Dans ces régions, la puissance des Avars touraniens, qui à la suite des Huns, leurs congénères, se sont emparés de la Dacie, après les Gépides germaniques, fut brisée par Charlemagne, à la fin du VIII^e siècle. En étendant l'Empire des Francs jusqu'au moyen Danube et jusqu'à la Save, dans l'ancienne Pannonie, et en chassant les Avars, Charlemagne détruisit aussi leur centre de domination situé entre le Danube et la Tissa, région que l'on désigna par la suite sous la dénomination de « désert des Avars ». Ce qui en resta à l'est de la Tissa fut anéanti par les Bulgares, avec lesquels s'étaient unis les indigènes dénommés « captifs des Avars » (τῶν Ἀβάρων ἀγκάλωτοι, parmi lesquels, au VII^e siècle, on trouve des « chrétiens romains »).¹

Par la suite, les Bulgares sont mentionnés, dans des témoignages contemporains, comme les voisins orientaux des Francs. C'est dans de telles conditions que l'État bulgare du sud du Danube a compris dans la sphère de son pouvoir ou de son influence les parties de la Dacie libérées de la domination des Avars.

¹ *Suidae Lexicon*, éd. Bernhardt (1853), I, 14, 1017. — Cf. *Acta S. Demetrii* (du IX^e siècle), éd. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 116, p. 1361 et ss., où ceux dénommés « captifs des Avars », qui se composaient de « chrétiens romains » transférés (au VII^e siècle) de l'Empire au nord du Danube et d'indigènes convertis par eux au christianisme, étaient connus comme unis aux Bulgares contre les Avars.

Cette influence prévalente continua à se manifester, plus ou moins, dans toutes les régions habitées par les Roumains, au nord comme au sud de la frontière danubienne.

Au moment où l'État bulgare était à l'apogée de sa puissance, survinrent les Hongrois, à la fin du IX^e siècle, qui endiguèrent son hégémonie au nord du Danube. Les nouveaux envahisseurs touraniens, occupant le «désert des Avars» et la Pannonie slavonne dépendante de l'Empire des Francs avec le pays des Slovaques compris dans l'État morave, soumirent successivement aussi les régions de la Dacie situées entre la Tissa et les Carpathes. Ils y trouvèrent, d'après les témoignages des plus anciennes chroniques russes et hongroises, une population composée de «Blaques et Slavons», ayant des organisations politiques nationales qu'ils soumirent après plusieurs combats. Ces Blaques, les chroniqueurs hongrois les présentent, d'après la tradition historique qui leur était connue, comme anciens «colons et pâtres des Romains» (*Romanorum coloni et pastores*).

Le siècle de tranquillité qui a suivi en Dacie, après la dispersion des Avars jusqu'à l'invasion des Hongrois, a réalisé ici des conditions favorables pour la prospérité et le développement national du peuple roumain. Les nouvelles conditions d'existence de la population libérée du joug barbare ont eu pour conséquence d'attirer, selon toute probabilité, des éléments roumains du sud du Danube, mis en mouvement par l'invasion slavo-bulgare et qui se trouvaient à l'étroit sous la domination étrangère, comme aussi par les difficultés de la vie dans les montagnes, leur seul lieu de refuge.

Renforcé par la transmigration du midi, l'élément roumain de la Dacie, qui s'était maintenu et formé ici après l'abandon de la province sous Aurélien, a prospéré au point de pouvoir absorber entièrement les Slavons cohabitants, venus principalement avec l'inva-

sion des Avars, au VI^e siècle, et que les Hongrois trouvèrent en arrivant ici. Ce sont ces Slavons qui nous ont transmis, en grande partie, les éléments slaves de notre langue ainsi que les nombreuses dénominations topographiques d'origine slave que l'on rencontre sur toute l'étendue de la Dacie, témoignages de leur existence de jadis.

Lorsque les Hongrois pénétrèrent en Ardeal, alors habité par des «Blaques et Slavons», les Blaques, que les chroniques respectives citent avant les Slavons, y formaient la population principale, comme d'ailleurs les chroniques hongroises les présentent de même par rapport aux Szeklers.

Tandis que, dans les Carpathes, sur le territoire de la colonisation romaine, l'élément roumain, renforcé par la transmigration du midi qui devait déterminer la romanisation des Daco-Slavons qui nous ont laissé tant de traces dans la langue et la toponymie, a prospéré au point d'être indiqué comme prédominant lors de l'arrivée des Hongrois; dans la péninsule des Balkans, où auparavant l'élément latin était si nombreux comme population indigène (ἐπιχθόνιος) dans les provinces danubiennes, il s'est réduit aux restes macédo-roumains d'aujourd'hui, sans laisser de traces bien sensibles dans la langue des Serbes et des Bulgares. Ce rapport inverse dans le développement ethnographique au nord et au sud du Danube, après l'établissement des Slaves et des Bulgares dans la péninsule des Balkans et après l'anéantissement de la domination des Avars en Dacie, ne pouvait être que le résultat de ces profonds changements dans les conditions de la vie de l'élément roumain d'un côté et de l'autre.

C'est également au cours du siècle qui s'est écoulé entre la dispersion des Avars et l'invasion des Hongrois que les premières formations d'organisation politique propre ont pu avoir lieu chez les Roumains de Dacie. Cette organisation s'est développée probablement aussi sous l'influence de l'élément roumain venu

d'au delà du Danube, lequel apportait avec lui une culture politique plus avancée, formée longuement dans l'Empire.

L'ancienne organisation nationale des Roumains était celle des juges ou cnèzes, que les premiers témoignages certains attestent, tant chez les Roumains de Dacie que chez ceux de la péninsule des Balkans. Leurs chefs nationaux portaient le nom de *judeci* (= juges) ou, selon l'appellation slave, *cnezi* (dans les documents serbes : КНЕЗЪ; dans les documents hongrois : *kenezii, iudices vel kenezii*). Ces anciennes dénominations se sont conservées pendant longtemps : dans les documents roumains, «*judeci*» et «*cnezi*», avec le même sens, pour désigner les juges ruraux ou des *mōșneni* (paysans propriétaires libres, comme descendants des anciens juges ou cnèzes); dans le Banat, aujourd'hui encore les maires de villages sont appelés *chinezi* (ou *chineji*).

Les anciens cnèzes ou juges des Roumains étaient cependant quelque chose de plus. Les documents hongrois du moyen-âge les présentent comme les chefs et juges nationaux des villages roumains autonomes (*villae olachales*) situés sur les domaines de la couronne (plus rarement et plus tard, aussi sur les domaines privés). Leur fonction était généralement héréditaire, et ils étaient assimilés en quelque sorte aux nobles. Plusieurs villages cnèziaux ou «*cnèzats*» (*kenezatus*) se trouvaient réunis en un district autonome, jouissant d'un droit propre roumain reconnu de longue date (*antiqua lex districtuum volachicalium*) et formant un «*pays*» («*țară*» = *terra*), qui, dans certaines régions, se trouvait sous l'autorité d'un *voïvode* (choisi parmi les cnèzes les plus en vue). Ceux des cnèzes roumains qui passaient au catholicisme ou qui se distinguaient par leurs mérites envers l'État, particulièrement dans les guerres, devenaient des nobles et propriétaires de leurs possessions cnèziales (*possessiones keneziales*). Ils se confondaient ainsi avec

la noblesse hongroise, dont un bon nombre de membres étaient d'origine roumaine (*nobiles olahi*). Ce sont de telles familles de cnèzes roumains passés dans la classe des nobles qui ont donné à la Hongrie les illustres Corvins, l'archevêque primat Nicolas Oláh et nombre d'hommes remarquables.

La «*judecia*» (institution cnéziale), d'après son nom latin, était un héritage romain: elle nous rappelle l'organisation communale autonome des colonies et des municipes romains sous les *duumviri juri dicundo*, soit des juges (*iudices*, «*judeci*»). Cette institution s'est conservée, ainsi qu'on le voit, comme une organisation autonome des Roumains sous les dominations étrangères, s'adaptant aux circonstances nouvelles. Sous l'influence slave, qui aura modifié, dans une certaine proportion, l'institution elle-même, s'est introduite la dénomination slave sous la forme plus récente de «*cnez*» (paléo-slave *князь* = prince), à côté de la vieille dénomination roumaine de *judece* (plus tard «*judec*», forme déduite du pluriel «*judeci*», ou «*judé*»), avec le même sens, non usité chez les Slaves. Cette vieille institution roumaine a probablement donné naissance aussi au voïvodat roumain, par l'union de plusieurs cnézats sous l'autorité d'un chef de cnèzes, ayant des attributions analogues et nommé d'un terme slave: *voïvod* (= duc, avec un sens différent de *voievoda* chez les Slaves), parallèlement à la dénomination roumaine de *domn* (= seigneur).

L'organisation de cnèzes et voïvodes, qui ne se rencontre, dans le Royaume de Hongrie, que dans les régions habitées par des Roumains entre la Tissa et les Carpathes (organisation qui leur fut empruntée par les Ruthènes de la région de la Tissa supérieure, leurs cohabitants), était assurément antérieure à la conquête hongroise. Des voïvodats analogues, formés par des unions de cnézats, semblent se retrouver dans les «*duchés*» des Blaques et Slavons que les Hongrois, selon leurs chroniques, auraient trouvés dans les parties de la Dacie occupées par eux. Ces duchés une fois soumis par les Hongrois, leurs traces

furent conservées dans l'organisation autonome des Roumains sous la domination hongroise, jusqu'au XVI^e siècle, avec les anciennes dénominations qui continuèrent à se maintenir même après la disparition de cette organisation.

* * *

Le Royaume catholique de Hongrie, fondé en l'an 1000 par la conversion des Hongrois sous l'égide de l'Église latine, alors que l'État bulgare fut détruit par Byzance qui étendit sa domination jusqu'au Danube, a remplacé au nord du fleuve l'influence bulgare jusqu'alors entretenue surtout par l'Église. Ce Royaume a été ensuite un facteur déterminant de l'histoire du peuple roumain en Dacie, dont les régions habitées par les Roumains furent en majeure partie comprises dans le nouvel État touranien, attaché à la civilisation chrétienne occidentale.

Les derniers voïvodats nationaux trouvés par les Hongrois entre la Tissa et les Carpathes, dont nous ayons connaissance, ont été soumis par eux, comme le témoignent les chroniques hongroises et d'autres sources, sous le règne de Saint Étienne, fondateur du Royaume et de l'Église latine de Hongrie. Un de ces voïvodats s'était maintenu jusqu'alors dans le Banat, ayant une population chrétienne de «rite grec» et en relations ecclésiastiques avec l'évêché «grec» (anciennement bulgare) de Vidin. Un autre est mentionné, sous la désignation de «duché bulgare» (probablement par suite de ses liens avec l'État et l'Église bulgare), dans les régions montagneuses (du sud-est) de l'Ardeal, là où se trouvera ensuite le territoire autonome «le pays des Roumains» (*terra Blacorum*) et d'où notre tradition historique fait venir le légendaire Negru Voïvode, comme fondateur du Pays-Roumain.

Par la soumission de ces voïvodats, le Royaume de Hongrie, s'étendant jusqu'aux Carpathes orientaux, a été amené à comprendre également dans la sphère de son influence les régions roumaines d'en deçà des

monts, où surtout l'Olténie était, depuis les temps anciens, pays roumain, connu comme tel (d'après les documents hongrois et pontificaux) sous le nom de «pays de Severin».

Tandis qu'au delà des monts, les Hongrois, seuls de tous les peuples poussés par le torrent des invasions dans les régions de la Dacie, se sont montrés capables d'établir une organisation politique durable, sur la base donnée par les formations trouvées par eux qu'ils se sont soumises; en deçà des monts, les Roumains, par la fondation des deux Principautés sœurs, le Pays-Roumain et la Moldavie, ont donné à ces contrées leur importance historique, en les arrachant, pour la civilisation, à la barbarie millénaire des envahisseurs. La plaine orientale de la Dacie était restée, après la retraite des légions romaines, le lieu désert de passage des hordes barbares de jadis, jusqu'au temps où le Roumain chrétien, abrité dans les régions d'au delà des monts et de l'autre côté de l'Olt, colonisées et romanisées sous la domination romaine, vint en prendre possession, pour y établir des villages et des villes et pour y fonder des voïvodats qui se sont constitués en État, formant ainsi les deux Principautés roumaines.

D'après notre tradition historique, les deux pays tirent leur origine d'au delà des monts, d'où, selon toutes ses versions, sont descendus les voïvodes fondateurs qui les ont colonisés et organisés en États, le Pays-Roumain d'abord, la Moldavie ensuite. Toutefois, dans le Pays-Roumain, la colonisation venant de l'Ardeal se bornait, selon la tradition conservée dans nos chroniques, à la région à l'est de l'Olt; par contre, la région à l'ouest de cette rivière, l'Olténie, est présentée comme étant colonisée de longue date, par des éléments venus du sud du Danube, tout comme les régions roumaines d'au delà des monts, «tirant leur origine des Roumains qui se sont séparés des Romains», ainsi que s'exprime la chronique.



La tradition sur la fondation de la Moldavie par des éléments venus de Hongrie, spécialement du «pays de Maramures» (*terra Maramorisiensis*), est confirmée, dans ses traits essentiels, par des documents contemporains ainsi que par le témoignage des chroniques hongroises. Quant à la tradition sur la fondation plus ancienne du Pays-Roumain dans la région à l'est de l'Olt, dûe également à des éléments venus de Hongrie, spécialement du «pays des Roumains» (*terra Blacorum*) de l'Ardeal, pour laquelle des témoignages contemporains directs font défaut, elle est confirmée par le développement de l'Etat qui évolue des montagnes vers le Danube, ainsi que par les rapports analogues des deux Principautés avec le Royaume de Hongrie.

Sans entrer ici dans les détails de la question, nous prenons la colonisation traditionnelle comme point de départ pour l'expansion roumaine et la fondation de l'organisation politique roumaine, tant dans le Pays-Roumain que dans la Moldavie. Cette colonisation a commencé toutefois bien avant la date indiquée dans nos chroniques.

Les premiers établissements roumains à l'est de l'Olt et des Carpathes sont constatés au XII^e siècle. Des conditions favorables pour cette colonisation par des éléments venant d'au delà des monts se sont produites seulement après la moitié du XI^e siècle. Jusqu'alors, la plaine orientale de la Dacie qu'ont traversée tant de fois, les uns après les autres, les envahisseurs des régions danubiennes, était occupée, dès la fin du IX^e siècle, par les Petchenègues, population de race turque. Vers le milieu du XI^e siècle, leurs hordes dominantes franchissant le Danube, la Moldavie et la partie orientale du Pays-Roumain passèrent sous la domination nominale des Cumans, race de même souche, sans que ces derniers s'y établissent d'une façon durable, car le centre de leur pouvoir restait toujours entre le Don et le Dnieper.

En même temps, la conquête de l'Ardeal — forteresse naturelle du roumanisme aux temps des invasions

— accomplie par les Hongrois au cours du XI^e siècle, puis l'établissement consécutif des Széklers aux frontières orientales, comme colonies chargées de garder ces frontières, colonisation suivie de celle des Saxons, vers le milieu du XII^e siècle, les uns et les autres, nations privilégiées dans l'État, restreignaient la vie des Roumains au delà des monts. Ainsi à l'étroit, l'élément roumain du Royaume de Hongrie était incité à envoyer son excédent de population pour conquérir d'autres territoires au midi et à l'est des Carpathes, où ces colons trouvaient de vastes pâturages pour leurs troupeaux et un sol fécond pour leurs charrues. C'est ainsi qu'ils «ont commencé à faire un pays nouveau», comme dit la tradition.

Les colonisateurs amenaient avec eux leur vieille organisation nationale, avec ses *cnèzes* et ses *voïvodes*. C'est ainsi que furent fondés les premiers *cnézats* et *voïvodats* roumains dans les régions colonisées d'en deçà des monts. A l'ouest de l'Olt, dans l'ancien pays roumain de Severin, cette organisation existait de longue date, comme l'indique la tradition de la fondation qui place les débuts de l'organisation nationale en Olténie bien avant la colonisation de la région à l'est de l'Olt.

Les premières organisations politiques du Pays-Roumain, constatées documentairement vers le milieu du XIII^e siècle comme existant antérieurement, étaient — tout comme les *voïvodats* des Roumains d'au delà des monts, ainsi qu'en témoignent les documents hongrois — des *voïvodats* formés par des unions de *cnézats*, comme on le voit particulièrement pour le *voïvodat* des Roumains du pays de Severin (*terra Zeurini*), d'après le diplôme du roi Béla IV, de 1247, pour l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean. Il en était de même, probablement, pour le *voïvodat* roumain du pays à l'est de l'Olt («*țara Muntenească*» = *terra Transalpina*, auparavant *Cumania*), dont l'existence est constatée à la même date.

C'est à peine vers la fin du XIII^e siècle que les deux voïvodats furent réunis en un seul. Cette union aurait eu lieu, d'après les chroniques du pays, en 1290, et est attribuée au légendaire fondateur Negru Voïvode. Comme premier «prince seul régnant sur tout le Pays-Roumain», les témoignages contemporains et les obituaires les plus anciens du pays désignent Basarab Voïvode, fondateur de la dynastie des Basarab et de la Principauté unie, ayant son siège à Argeș.

Si la fondation de l'État a procédé de la colonisation venue d'au delà des monts, toutefois son organisation témoigne de l'influence byzantino-bulgare. Cette influence est dûe, en dehors des éléments venus directement de Byzance, principalement à l'Empire blaco-bulgare des Assanides de la péninsule des Balkans, empire fondé vers la fin du XII^e siècle, avec lequel les voïvodats du Pays-Roumain entretenaient d'étroites relations politiques et ecclésiastiques sous la dynastie roumaine des Assanides, «empereurs des Bulgares et des Blaques» (*Bulgarorum et Blachorum*), dynastie qui régna jusqu'après le milieu du XIII^e siècle.

En Moldavie, les premières organisations roumaines, fondées, en même temps que la colonisation venant d'au delà des monts, sous des cnèzes et des voïvodes territoriaux, n'ont pu constituer un État que vers le milieu du XIV^e siècle. L'invasion des Tatars, qui, après les Cumans, se sont emparés de ce pays pour plus d'un siècle, a empêché son organisation en un État national, jusqu'à ce que les hordes tatares aient été chassées du pays par les armées hongroises, dans les rangs desquelles combattaient également les Roumains d'au delà des monts (vers 1345—1346). Après une première tentative de Dragoș Voïvode, du Maramures, pour fonder un voïvodat dans le «pays de Moldavie», dépendant du Royaume de Hongrie, Bogdan, voïvode des Roumains de Maramureș, passant avec un groupe de ses cnèzes et de ses hommes en deçà des monts, fonda la Principauté de Moldavie comme État indé-

pendant ainsi que la dynastie moldave des Bogdan-Muşatin, ayant pour capitale Suceava. L'année 1359, donnée par les chroniques moldaves pour la fondation de la Principauté, attribuée par la tradition à Dragoş Voïvode, concorde avec le commencement du règne de Bogdan Voïvode.

Les deux Principautés sœurs ont été fondées à la suite des luttes contre le Royaume de Hongrie, qui émettait des prétentions de suprématie sur les régions colonisées par les Roumains descendus d'au delà des monts. Le fait que les Roumains du Royaume de Hongrie se sont étendus en deçà des monts fut pour les Hongrois un motif de considérer les «parties transalpines» (ainsi qu'ils nommaient les régions en deçà des Carpathes) comme des dépendances de leur Royaume. Ces prétentions se fondaient sur le droit féodal du moyen-âge, selon lequel tout territoire occupé ou conquis par un vassal était considéré comme occupé ou conquis au nom de son suzerain.

Par les guerres contre les Hongrois, à cause de leurs prétentions de suzeraineté, Basarab Voïvode, vainqueur du roi Charles Robert, en 1330, puis Bogdan Voïvode, dans des combats répétés, ont consacré la fondation de leurs pays comme États indépendants.

L'union sous une seule autorité des voïvodats antérieurs formés d'unions de cnézats, la fondation des dynasties nationales ainsi que la conquête de l'indépendance dans des luttes héroïques contre la suprématie hongroise, ces faits ont amené la fondation de l'État national, tant dans le Pays-Roumain que dans la Moldavie.

Avec cette époque de fondations, après six siècles de résistance du peuple roumain sous les dominations et les influences étrangères qui ont conditionné le développement de son organisation politique jusqu'à la formation de l'État national, l'histoire roumaine entre dans la troisième phase de son développement, celle de l'État roumain.

III

La dernière phase, qui se clôt, elle aussi, au bout de six siècles, avec l'intégration de l'État national par l'union de tous les Roumains de la Dacie Trajane, présente, comme la phase précédente, deux périodes de trois siècles, chacune avec son développement caractéristique.

• La première période est caractérisée par le règne des dynasties nationales dans les deux Principautés, celle des Basarab dans le Pays-Roumain et celle des Bogdan-Muşatin en Moldavie. Elle se clôt par l'union temporaire des pays roumains sous Michel le Brave, le dernier de la série des princes qui se sont succédé, jusqu'alors, dans les deux Principautés, avec une continuité dynastique presque sans interruption en descendance mâle.

L'idée dynastique qui caractérise cette période était fondamentale pour la conception de l'État jusqu'au règne de Michel le Brave. Dans les négociations de ce dernier avec l'empereur Rodolphe II, dont la suzeraineté, comme empereur romain et roi de Hongrie, était reconnue par lui, le point principal des demandes qu'il formulait était la principauté héréditaire avec droit de succession «et pour les fils et pour les filles» dans le Pays-Roumain et la Moldavie, en ligne mâle seulement pour l'Ardeal (y compris les régions s'étendant jusqu'à la Tissa qu'il pourrait, à l'avenir, conquérir sur les Turcs). C'était une conception fondée sur la tradition dynastique suivie jusqu'alors, conception qui ne se manifesterait plus, par la suite, sous les princes de différentes familles qui, sans ordre héréditaire, se sont succédé dans les deux Principautés. Si quelques tendances dynastiques se sont ensuite manifestées, elles sont restées isolées et sans effet : l'idée dynastique, en tant que conception fondamentale de l'État, a cessé avec le dernier représentant illustre des anciennes dynasties, jusqu'au moment où la Re-

naissance nationale survenue plus tard amena aussi la renaissance de cette idée.

L'époque de Michel le Brave, clôturant cette période, est caractérisée également par ce fait que ses luttes contre les Turcs pour secouer le joug de leur suzeraineté, luttes auxquelles ont pris part aussi les princes de Moldavie qui furent ses alliés (Aron Voïvode et Étienne Rasvan), ont été proprement les dernières luttes des Roumains soutenues pour leur indépendance, jusqu'à la guerre de l'Indépendance menée victorieusement par le fondateur de la nouvelle dynastie de Roumanie et du Royaume roumain.

Les luttes pour l'indépendance, par lesquelles s'est accomplie la fondation de l'État dans les Principautés sœurs, caractérisent toute cette période des dynasties nationales. Les époques culminantes de cette période, après la fondation, sont les règnes de Mircea l'Ancien, d'Étienne le Grand, de Michel le Brave. Chacune de ces époques clôt, à son tour, une subdivision d'environ un siècle de développement caractéristique d'une époque à l'autre.

Après des combats héroïques livrés par Basarab le fondateur et Ladislas I^{er}, dans le Pays-Roumain, par Bogdan le fondateur et Étienne I^{er}, en Moldavie, contre les prétentions de suprématie des rois de Hongrie, Mircea l'Ancien — « prince parmi les chrétiens le plus vaillant et le plus impétueux », comme le caractérise un chroniqueur turc — soutint les premières grandes guerres des Roumains pour la chrétienté en lutte contre le Croissant. Quatre fois vainqueur des Turcs sur le champ de bataille ou leur opposant une vaillante résistance, une seule fois vaincu, deux fois entraîné dans la défaite de ses alliés chrétiens au secours desquels il était accouru, il illustre de gloire guerrière le premier siècle de l'État roumain.

Mais la lutte était trop inégale pour qu'il put la soutenir jusqu'au bout sans fléchir. Vers le milieu de son règne, après seize années de résistance dans des

combats héroïques, mais épuisants, pour l'indépendance et pour la foi, il conclut, vers 1402, une capitulation avec la Porte ottomane, s'obligeant à payer un tribut contre la reconnaissance et la garantie de l'autonomie et de l'intégrité de son pays. C'était une mesure de prévoyance politique, par laquelle la sagesse avisée de Mircea cherchait à assurer l'avenir de son pays contre une fatale soumission par les armes.

Le siècle suivant, après des combats alternatifs contre les Turcs, les Hongrois et les Polonais, à cause de leurs prétentions de suprématie, comme, malheureusement, aussi après des luttes intestines, est illuminé par la majestueuse figure d'Étienne le Grand. Au cours du plus long des règnes que compte l'histoire de son pays, il a dominé la scène de l'histoire roumaine pendant près d'un demi siècle, révérendé comme un héros de la race roumaine et de la chrétienté. «Toutes les voix proclament ton nom, et tous, unanimes, te magnifient», lui écrivait le pape Sixte IV. Un chroniqueur turc, même, l'apprécie: «Grand homme, comparable aux Turcs, que les nôtres n'ont pu soumettre». Un chroniqueur polonais, dans le concert des éloges des contemporains, dit: «Ce fut un homme qui, par son grand cœur, par sa haute sagesse et son habileté dans les choses de la guerre, par ses exploits guerriers accomplis avec succès, est digne du souvenir des siècles».

Ces éloges, Étienne les a mérités par ses guerres héroïques pour l'indépendance, par ses combats glorieux pour la croix et la civilisation chrétienne, ainsi que par les grands faits accomplis pendant la paix. «Porte de la chrétienté»: c'est ainsi qu'il nommait sa Moldavie; «et si cette porte venait à être perdue par moi», écrivait-il aux princes chrétiens, «toute la chrétienté serait menacée». Son médecin, un Vénitien, quittant le lit de mort du défenseur de la chrétienté, écrivait au doge: «Dieu garde que le Turc ne s'empare de ce pays,

car alors la Pologne et la Hongrie seraient balayées et, par suite, toute l'Italie et la chrétienté.»

Voilà quel rôle ont joué les Principautés roumaines dans les luttes qu'elles ont soutenues pour la chrétienté au temps d'Étienne le Grand, comme, auparavant, sous Mircea l'Ancien et, plus tard, sous Michel le Brave, comme sous d'autres princes de cette période héroïque.

Mais, à la fin de son glorieux règne, le grand lutteur de la chrétienté, comme avant lui Mircea l'Ancien, a compris qu'il ne pourrait pas laisser à ses successeurs un pays suffisamment défendu au dehors et libre au dedans, sans admettre la suzeraineté turque, que, d'après son conseil, reconnut son fils Bogdan III qui lui succéda en 1504. Ainsi, tandis que les autres États chrétiens du sud-est de l'Europe tombèrent victimes de la terrible tempête musulmane, les Principautés roumaines leur ont survécu dans le dur combat, poursuivant sans trêve leur vie politique propre et restant pendant longtemps à la tête de la chrétienté orthodoxe, boucliers de l'Église d'Orient et gardiennes de ses traditions.

Le troisième siècle de la période des dynasties nationales présente un commencement de décadence politique sous les règnes des fils naturels des princes en lutte avec des prétendants au trône, après l'extinction des lignes légitimes dans les deux Principautés. En même temps, la chute du Royaume de Hongrie (démembré en trois : la Hongrie occidentale sous les Habsbourg, les parties centrales et méridionales sous les Turcs, et la Principauté de Transylvanie sous la suzeraineté turque) a amené l'accroissement de la puissance et de l'influence turque, qui a contribué d'autant plus à la décadence politique dans les Principautés. Vers la fin du siècle, toutefois, s'élève, comme un dernier flamboiement étincelant des vieilles dynasties, le héros de l'unité nationale : Michel le Brave.

Aussi sa grandeur commence avec la lutte pour l'indépendance et la chrétienté. Les pays roumains

étaient pour lui «les bastions et la défense de toute la chrétienté», comme il le disait dans les instructions données à ses envoyés auprès de l'empereur Rodolphe, écrites en roumain. Dans la lutte contre l'ennemi de la chrétienté, il cherchait un appui auprès des princes chrétiens et surtout auprès de l'empereur, chef de la ligue chrétienne contre les Turcs. En secouant le joug accablant de la suzeraineté turque, il reconnut la suzeraineté protectrice de l'empereur. Mais la politique impériale lui a été fatale.

Vainqueur du prince hongrois de Transylvanie, André Báthory, et du prince de Moldavie, Jérémie Moghila, qui poursuivaient une politique turcophile, il s'est acquis la gloire de héros de l'unité politique des Roumains, en réunissant sous son sceptre les trois Principautés délivrées de la suzeraineté turque. C'était la première tentative d'union en un État national de la patrie des Roumains entre le Dniester et la Tissa. Mais l'unité nationale, réalisée par Michel le Brave, il y a 319 ans, l'avait été par son épée et n'était maintenue que par elle; car elle ne pouvait être soutenue par la conception nationale de ces temps qui n'y étaient point encore préparés.

Trahi par le général impérial qui était chargé de lui venir en aide contre les Hongrois ennemis, Michel succomba victime, héros de l'idée rédemptrice à laquelle il avait donné l'existence. Il succomba victime de l'idée, afin que s'accomplisse la parole: *Aucune grande idée d'où vient la rédemption ne se peut réaliser sans qu'il y ait une victime.* Avec lui succomba cette unité à laquelle il avait fait prendre corps. Pourtant l'idée demeurait toujours vivante, comme un héritage laissé aux générations suivantes, problème que d'autres temps devaient résoudre: idéal qui devait animer les générations qui se sont succédé jusqu'à sa réalisation après trois siècles de persévérance dans

l'espoir et la foi en la rédemption qui allait nécessairement venir.

La période des dynasties nationales, qui se clôt avec Michel le Brave, présente, comme nous le voyons, trois subdivisions d'un siècle chacune, caractéristiques au point de vue politique: 1^o jusqu'à la reconnaissance de la suzeraineté turque sur le Pays-Roumain, au milieu du règne de Mircea l'Ancien (1402); 2^o jusqu'à l'établissement de la suzeraineté turque sur la Moldavie, après la mort d'Étienne le Grand (1504); 3^o jusqu'à l'union et à la chute de Michel le Brave comme vassal de l'empereur chrétien (1600/1). Chacune de ces trois subdivisions a pour point culminant le règne glorieux des trois princes qui les ont le plus illustrées.

A côté du développement politique, prédominant sous les règnes dynastiques, cette période ne manque pas d'importance au point de vue de la culture nationale également. Le développement intellectuel est caractérisé spécialement par l'organisation ecclésiastique, fondée au début des deux Principautés, sous Alexandre Basarab au Pays-Roumain, sous Alexandre le Bon en Moldavie, et par les pieuses fondations religieuses des Basarab et des Muşatin, vénérables établissements de culture intellectuelle et morale, inestimables monuments historiques de l'art religieux roumain. C'est également dans ces foyers de culture et d'édification spirituelle qu'ont pris naissance, à partir du XV^e siècle, les commencements d'historiographie nationale. L'église roumaine, en entretenant l'unité religieuse des Roumains par d'anciens liens ecclésiastiques (la juridiction du métropolitain du Pays-Roumain, en sa qualité «d'exarque des districts d'outre-monts et de toute la Hongrie», s'étendant sur les Roumains d'au delà des Carpathes), a été en même temps le principal appui de la conscience de l'unité nationale pendant la période des dynasties. Vers la fin de cette période furent imprimés, au delà des monts, les premiers

livres en langue roumaine pour l'usage religieux, dans cette langue ancestrale et vigoureuse qui est devenue la langue littéraire des Roumains de toutes les régions. C'est ainsi que s'est affirmée, tout d'abord, l'unité de culture de tous les Roumains, unité qui a précédé la première tentative d'union politique.

* * *

La seconde période de la phase qui comprend l'histoire de l'Etat roumain jusqu'à l'union politique d'aujourd'hui de la patrie roumaine est caractérisée par le développement de l'idée nationale qui, vers la fin de la période précédente, a commencé à se manifester par la création d'une langue littéraire et la concrétisation de l'idée d'unité nationale. Elle se clôt avec l'accomplissement de l'unité politique des Roumains, comme synthèse historique du développement national jusqu'à nos jours.

Tandis que, dans la période précédente, le développement historique était prédominé par l'idée religieuse qui la caractérisait surtout dans la lutte pour la chrétienté, dans cette période s'affirme, dès le premier siècle, l'idée nationale, par la culture de la langue et de la littérature roumaines, en connexion avec l'idée de latinité. L'idée nationale de latinité a été celle qui a le plus contribué au développement et au renforcement de l'idée d'unité nationale. Ces deux idées vivifiantes, l'une fécondant l'autre, ont créé la Roumanie d'aujourd'hui.

Dans cette période, nous distinguons également trois subdivisions caractéristiques d'environ un siècle chacune: 1^o celle des princes nationaux de différentes familles (1600—1711/16); 2^o celle des Phanariotes (1711/16—1821); 3^o la Renaissance nationale sous les règnes des princes nationaux après 1821 et la réalisation des aspirations nationales sous la nouvelle dynastie de Roumanie.

Aux temps des princes nationaux jusqu'aux Pha-

nariotes, après les guerres épuisantes de la période précédente, succéda une époque de recueillement à l'intérieur. La décadence politique fut compensée par une floraison de la culture nationale, qui commença avec le mouvement littéraire du temps des règnes de Mathieu Basarab et de Basile Lupu et se poursuivit jusque sous les règnes de Démètre Cantémir et de Constantin Brancovan. Ce mouvement littéraire a cultivé, spécialement par l'historiographie, l'idée de latinité, par les écrits sur les origines roumaines de Miron Costin, Nicolas Costin, Démètre Cantémir, en Moldavie, et d'un auteur inconnu, en Pays-Roumain, contemporain de Miron Costin (que l'on présume être Constantin Cantacuzène). L'idée de latinité, propagée par ces écrits, fruits de la Renaissance humaniste d'Occident, en élevant les esprits et réveillant la conscience nationale, fut la semence de la Renaissance roumaine.

En même temps, les Principautés roumaines se sont affirmées comme les principaux foyers de culture chrétienne dans l'Orient soumis à la domination turque et comme soutien de la chrétienté orthodoxe de l'Empire ottoman, lui accordant généreusement le plus large appui matériel et moral.

Le règne des Phanariotes, commençant à peu près en même temps dans les deux pays, les a conduits à leur plus bas degré de décadence politique, en amenant aussi une décadence de la culture nationale dans les Principautés.

Cependant le courant littéraire de réveil national du temps des princes nationaux a trouvé d'ardents continuateurs chez les Roumains d'au delà des monts. Les écrits historiques et philologiques des grands écrivains de l'Ardeal de la fin du siècle des Phanariotes, Samuel Clăin, Georges Șincai et Pierre Maïor, formés sous l'influence latine de l'union ecclésiastique avec Rome, ont inauguré une nouvelle époque de floraison dans l'histoire de la culture roumaine. Le courant cultural nationaliste, créé par ces apôtres de l'idée de

latinité et propagé, de ce côté des monts, par l'esprit enthousiaste du maître Georges Lazar et de ses successeurs, était le plus puissant moteur de la Renaissance nationale qui va s'affirmer par le réveil politique et cultural dans les Principautés.

Mais ici également, l'influence même des Phanariotes a créé un nouveau mouvement de culture, réveillant une vie nouvelle. Anciens dragomans de la Porte, les Phanariotes, connaissant bien les langues étrangères, ont introduit l'influence de la langue et de la littérature françaises, cultivées par eux avec prédilection. Grâce à cela, la société roumaine cultivée s'est rapprochée de la civilisation occidentale latine, avec ses nouvelles idées sociales et politiques, semées par la grande Révolution française.

Ces deux courants de culture réunis ont produit la Renaissance suivante, signalée par le mouvement révolutionnaire de 1821, qui a mis fin à la domination humiliante des Phanariotes et a inauguré la restauration politique et culturelle sous les princes nationaux.

Vers la fin du règne des Phanariotes, se manifesta, dans les Principautés, aussi l'idée de l'unité nationale, qui trouvait son expression dans la littérature de cette époque. *L'Histoire de la Roumanie* (Ἱστορία τῆς Ρουμανίας, 1816) et la *Géographie de la Roumanie* (Γεωγραφικὸν τῆς Ρουμανίας, 1816) de Démètre Philippide, le premier écrivain qui emploie le nom de «Roumanie» comme notion ethnographico-géographique, comprenaient sous cette dénomination tous les pays habités par les Roumains dans les limites de l'ancienne Dacie. De même, Denys Photino, dans son *Histoire de la Dacie* (Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, 1818—1819) avait en vue la «Transylvanie, le Pays-Roumain et la Moldavie», comprises, comme patrie roumaine, dans l'histoire des Roumains.

Au delà des monts, le Banatien Démètre Tichindeal, (*Fabule*, 1814), dans le même esprit que les écrivains contemporains de l'Ardeal, faisant un appel à toute la race pour la culture nationale et l'union, disait avec une foi d'apôtre : «Noble nation daco-roumaine,

dans le Banat, dans le Pays-Roumain, dans la Moldavie, dans l'Ardeal, dans la Hongrie, lorsque tu seras illuminée par l'instruction et unie par de bonnes actions éclairées, il n'y aura plus sur terre de nation supérieure à toi».

C'est ainsi que commençait à se former l'unité spirituelle des Roumains de partout pour le grand jour de l'union que la Renaissance nationale allait préparer.

Le développement du dernier siècle, celui de la Renaissance, dans lequel la race roumaine a pris ce grandiose essor vers le grand résultat auquel nous sommes parvenus, représente en une ligne ascendante continuée, malgré tout les défauts apparents, l'époque la plus remarquable de floraison de la vie nationale dans toutes ses manifestations.

Au temps de la restauration sous les princes nationaux qui ont succédé aux Phanariotes, les aspirations nationales étaient spécialement dirigées vers trois désirs capitaux : l'union des pays roumains, la fondation d'une dynastie et l'indépendance. En même temps, l'idée nationale s'affirmait, d'une façon puissante, chez les Roumains d'outre-monts, où la révolution de 1848 avait levé l'étendard de la liberté nationale sous les plis duquel ils ont continué inflexiblement la lutte qui les a conduits à la victoire. Le mouvement révolutionnaire n'a fait que rendre plus manifeste l'idée de l'unité nationale qui, trouvant dans les Principautés un écho enthousiaste dans la littérature de cette époque, enflammait les âmes roumaines, d'un côté comme de l'autre des monts.

L'union des Principautés en un seul État, la Roumanie, réalisé sous le dernier prince élu parmi les nationaux, Alexandre Ioan Cuza, a été la première conquête nationale dans cette direction. La dynastie et l'indépendance, couronnées par la royale Couronne d'acier, nous ont été apportées par le règne heureux du fondateur de la dynastie de Roumanie et du

Royaume roumain; Carol le Fondateur. Son successeur, Sa Majesté Ferdinand I^{er}, glorieux Roi de tous les Roumains, a réalisé la plus haute aspiration qu'ait nourrie jusqu'à présent la race roumaine tout entière: l'idéal de l'unité nationale.

Le siècle de la Renaissance représente aussi le plus haut degré de développement de la race roumaine au point de vue de la culture. La floraison de la culture nationale, au cours de ce siècle, a été déterminée et entretenue surtout par l'idée de latinité qui caractérise le développement culturel pendant la période qui a suivi Michel le Brave. L'idée de latinité inspirait les écrits de nos grands chroniqueurs, historiens et philologues: de ce côté des monts, à l'époque du réveil national avant la décadence qui suivit sous les Phanariotes; au delà des monts, à la fin de l'époque des Phanariotes, en amenant la Renaissance nationale qui suivit. A l'époque de la Renaissance, l'idée de latinité nous a d'autant plus rapprochés de la civilisation occidentale latine, en déterminant un puissant courant d'émancipation de l'orientalisme et cette floraison de la littérature et de la culture nationale qui, sous l'influence féconde et vivifiante de la culture latine occidentale, a transformé si profondément la vie intellectuelle et le caractère de la culture roumaine.

Lorsque le fondateur du Royaume roumain, vainqueur de l'ennemi séculaire à Rahova, à Plevna, à Smârdan, revenait triomphant de la guerre de l'Indépendance dans laquelle le soldat roumain a forgé la Couronne d'acier du premier Roi de Roumanie, — le chantre de «Peneş Curcanul», barde inspirateur de la Renaissance qui, avec une voix de prophète, a annoncé «Le Réveil de la Roumanie» à la liberté et à l'union, «par delà la Molna, le Milcov, le Pruth et les Carpathes», celui qui, plus que nul autre, a pénétré l'âme roumaine et l'a révélée, remportait, à Montpellier, la victoire de poète lauréat de la «Ginta Latină»¹, comme prince de la poésie roumaine.

¹ *Cântecul Gintei Latine* (Le Chant de la Race Latine), par Basile Alexandri, qui a reçu le prix au concours des félibres, à Montpellier, en 1878.

Le rapprochement culturel avec l'Occident latin, par lequel la Roumanie devait devenir — selon le mot du Roi Carol — «un centre de lumière» et «le foyer de la civilisation en Orient», a déterminé une nouvelle orientation politique aux côtés des nations-sœurs latines. C'est avec leur secours — avec celui de la France, sous Napoléon III, de la France champion du principe des nationalités, avec celui de l'Italie qui renaissait par le triomphe de ce principe, toutes deux alliées à la Grande-Bretagne contre la Russie envahissante au nom de la défense chrétienne — c'est avec leur secours puissant que, nous délivrant du «protectorat» russe qui entravait l'essor de notre Renaissance, que nous avons accompli l'union des Principautés par laquelle nous avons fait le premier pas vers l'unité nationale, et que nous avons fondé la dynastie sous laquelle nous avons réalisé les aspirations nationales de la Renaissance, contre toutes les manœuvres hostiles de nos ennemis séculaires qui barraient de toutes parts notre chemin vers la liberté, le progrès et l'union. L'idée de latinité nous a aussi indiqué la voie que nous devons suivre dans ce carrefour où nous avait conduit cette horrible guerre, à cette heure suprême qui devait décider du sort et de l'avenir de toute la race, la voie qui, aux côtés de nos grandes sœurs latines et des puissances alliées dans la gigantesque lutte pour le droit et la liberté, nous a conduit à la victoire et au salut.

«L'idée a vaincu !» — pouvons-nous dire avec notre chroniqueur qui, le premier, a levé l'étendard de la latinité : elle a vaincu, l'idée qui depuis lors a sans cesse inspiré les générations qui se sont succédé jusqu'à nos jours, l'idée qui a réveillé à la vie nouvelle la race roumaine et a créé la Roumanie libre et unie du Dniestèr à la Tissa.

C'est par ce signe que nous avons vaincu !

Et si nous considérons l'ordre merveilleux de la succession des séries dans lesquelles s'est développée l'histoire du peuple roumain, depuis ses débuts jus-

qu'au couronnement d'aujourd'hui de ses luttes pour la vie, la civilisation et le progrès, il nous semblera qu'à l'accomplissement des siècles, notre génération était prédestinée, par une nécessité historique, à voir ce couronnement des luttes et des aspirations des générations passées.

Messieurs et chers collègues,

Dans une autre occasion, j'ai attiré ici votre attention sur la théorie que l'historien Ottokar Lorenz, mon ancien professeur à l'Université de Vienne, a émise dans son ouvrage : *Die Geschichtswissenschaft in Haupt-richtungen und Aufgaben* (Berlin 1886)¹. Cherchant à établir un système naturel de périodes historiques, il indique le siècle comme une mesure naturelle de temps pour les phénomènes historiques, mesure donnée par les rapports intellectuels et matériels entre trois générations humaines : père, fils et petit-fils. Comme unités plus grandes de mesure, il admet les périodes de 300 et de 600 ans, ou de trois fois trois générations et de trois fois six générations, comme périodes naturelles. Il fonde ce système sur des faits de l'histoire universelle et de l'histoire allemande.

Comme nous l'avons vu, l'histoire roumaine offre un exemple classique pour cette théorie : la première phase de six siècles, comprenant la formation de la nationalité roumaine ; la seconde phase de six siècles, avec deux périodes caractéristiques de trois siècles chacune, comprenant les commencements d'organisation nationale et la formation politique du peuple roumain ; la troisième phase de six siècles, phase de l'état national jusqu'à l'union politique de la patrie ancestrale, ayant deux périodes de trois siècles, et chacune ayant trois subdivisions caractéristiques de chacune un siècle.

Dans ce développement, on voit que les phéno-

¹ *Epocile istoriei române și împărțirea ei*. Discours de réception à l'Académie roumaine, 1903.

mènes historiques, eux aussi — bien que déterminés, en dehors des conditions physiques et des circonstances des temps, par l'action individuelle ou collective des hommes et spécialement des grandes personnalités — se poursuivent, dans les lignes générales, selon une loi ou un ordre suprême, suivant une nécessité historique.

Avec une inspiration de prophète, le poète lauréat de la Renaissance, le lumineux Alexandri, dans sa foi à l'idéal qui devait se réaliser deux générations plus tard, annonçait :

« Elle est écrite aux cieux, la sainte Union,
Elle est écrite dans les cœurs avec un feu divin.
O Roumanie, pour ta grandeur
Travaille le bras de Dieu ».

Sire,

La Providence qui a conduit ainsi les destinées du peuple roumain Vous a désigné pour présider au grand acte historique qu'aujourd'hui Vous avez glorieusement accompli : l'union de tous les Roumains de la Dacie ancestrale en leur État national, complété sous la sage et vaillante conduite de Votre Majesté. Avec une reconnaissance et une admiration sans bornes, avec une foi vivante en l'avenir tracé à la Roumanie unie que Vous avez fondée, s'inclinent devant Vous, Sire, Madame, les cœurs des Roumains de partout, et le règne de Vos Majestés sera, dans l'histoire de la race roumaine, à jamais magnifié.

Traduit par **Francis Lebrun.**



ERRATA

Page 3, ligne 18: au lieu de *solide lire* *sol de*
" 9. " 7: " *romane lire* *romaine*

